LE CONCERT

DE LA RUE FEYDEAU,

OU

L'AGRÉMENT DU JOUR,

VAUDEVILLE EN UN ACTE;

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, au Jardin Égalité, le premier ventose, an troisième de la République.

Par les Citoyens Hector Chaussier & Martainville.

Prix, 30 sols.

A PARIS,
Chez Barba, Libraire, rue Gilles-Cœur, n°. 15.

L'AN TROISIÈME.

PERSONNAGES.

La cit. BELVAL.	La cit. *Julie Pariset.*
BELVAL.	*Amiel.*
AUGUSTE. } leurs enfans. . .	La cit. *Percheron.*
ADÈLE. } leurs enfans. . .	La cit. *Bautain.*
S. ALBIN, leur cousin. . . .	*Raffile.*
FLORVILLE, ami.	*Lemaire.*
BRISE-SCELLÉ, ancien membre du comité.	*Tiercelin.*
Un domestique.	*Lecatte.*

La scène se passe dans la maison de Belval.

PROPRIÉTÉ.

Conformément aux décrets, aucun entrepreneur de spectacle dans les départemens ne pourra faire représenter *le Concert de la rue Feydeau*, ou *l'Agrément du Jour*, sans une permission signée des deux auteurs.

Signés, HECTOR CHAUSSIER *et* MARTAINVILLE.

LE CONCERT DE LA RUE FEYDEAU.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Citoyenne BELVAL, *lisant les journaux* ; ADELE, *travaillant à un uniforme* ; AUGUSTE, *un livre à la main.*

La cit. BELVAL.

CHAQUE jour en lisant les journaux, en voyant la gloire dont se couvrent les Français, par-tout victorieux, je regrette de n'être point homme, et je ne m'en console qu'en songeant que je suis mère.... Mais que vois-je!... Décret portant que les honneurs du Panthéon ne seront accordés à aucun Citoyen, que dix ans après sa mort.... Ce décret est sage, il préviendra les effets de l'enthousiasme.

Air : *du vaudeville de la soirée orageuse.*

Le Français jugeant par son cœur,
Suppose le crime très-rare ;
Souvent il voit son bienfaiteur
Dans le perfide qui l'égare.
Pendant l'espace de dix ans,
Sur-tout dans le siècle où nous sommes,
Hélas ! combien la faulx du temps
Peut rapetisser de grands hommes !

Mais voyons ce sage décret ; comment il rapporte toute loi précédente, qui seroit contraire aux présentes dispositions. Marat est donc exclus du temple de mémoire ! Cela ne m'étonne pas.

Air : *Des portraits à la mode.*

Jadis un voleur, un brigand odieux,
Loin d'être puni de ses crimes affreux.
Etoit, par les siens, porté jusques aux cieux ;
C'étoit l'ancienne méthode.
On voit aujourd'hui le Peuple souverain,
De son paradis chassant un nouveau saint,
Ne plus consacrer un temple à l'assassin ;
J'aime mieux la nouvelle mode.

Eh bien ! Auguste, tu t'amuse au lieu d'étudier tes droits de l'homme ; tu n'as donc pas envie de t'instruire ?

AUGUSTE.

Ah ! tu ne le pense pas, ma chere maman.

Air : *De la Baronne.*

Des droits de l'homme
Avec ardeur je m'instruirai ;
L'honneur, le devoir tout m'en somme,
Puisque bientôt je jouirai
Des droits de l'homme.

La cit. BELVAL.

Air : *On compteroit les diamans.*

Ah ! mon fils, que j'aime à te voir
L'ardeur que ce livre t'inspire !
De ses droits et de son devoir,
Tout bon citoyen doit s'instruire.
Hélas ! chez le Peuple Français,
Que de maux on n'eût point vu naître,
Si les hommes n'avoient jamais
Usé d'un droit sans le connoître. (*bis.*)

Et toi, ma chère Adèle, ton ouvrage avance-t-il ?

ADÈLE.

Oui, maman.

La cit. BELVAL.

Il me semble pourtant que cela ne va pas trop vîte.

ADÈLE.

C'est que j'y mets tous mes soins ; mais si je savois qu'il dût être porté par un jacobin....

La cit. BELVAL.

Eh bien ?

ADÈLE.

Oh ! je ne ferois que le faufiler.

La cit. BELVAL.

Cela étant, ma chère, tu peux bien coudre cet habit, car il n'y a pas de jacobins au champ d'honneur. Mais d'où vient donc ta haine pour eux ?

ADÊLE.

Comment, est-ce qu'il n'est pas jacobin, notre méchant voisin ? le citoyen Brise-Scellé, qui t'a fait mettre en prison avec papa pendant six grands mois : oh ! je ne l'oublierai jamais.

AUGUSTE.

Ni moi non plus ; et quand je serai grand, Brise-Scellé peut bien compter qu'il me le paiera.

La cit. BELVAL.

Quand tu seras grand, mon cher Auguste, tu sentiras que tu dois oublier l'injure personnelle, pour ne songer qu'à ce que te demandera l'intérêt général.

Allons, mes enfans, travaillez bien ; et si je suis contente, je vous menerai ce soir au Concert de la rue Feydeau.

ADÈLE.

Mon habit sera fini, j'espère, avant cinq heures.

AUGUSTE.

Et moi, je sais déjà la fin de la déclaration des droits de l'homme.... Tiens, maman, veux-tu me faire répéter, avant que papa soit revenu de monter sa garde ?

La cit. BELVAL.

Voyons, mon ami, dépêchons-nous, car ton papa ne tardera sûrement point à rentrer.

AUGUSTE, *donnant son livre.*

Tiens, c'est à l'article 25 :

« La souveraineté réside dans le Peuple ; elle est une et » indivisible, imprescriptible et inaliénable ».

Article 26.

« Aucune portion du Peuple ne peut exercer la puissance » du Peuple entier ; mais chaque section du Peuple assem- » blée doit jouir du droit d'exprimer sa volonté avec une » entière liberté ».

Article 27.

« Que tout individu qui usurperoit ». . . Ah ! voici mon papa.

SCÈNE II.

Les mêmes, BELVAL, *en pantalon et en uniforme, un fusil à la main.*

BELVAL, *embrassant ses enfans.*

Bonjour, mes chers enfans. (*à sa femme.*) Bonjour, mon amie.

AUGUSTE et ADELE.

Oh ! mon Dieu ! qu'il y a long-tems que nous ne t'avons embrassé.

BELVAL.

Croyez, mes enfans, que cela m'a paru tout aussi long qu'à vous.

La cit. BELVAL.

Pourquoi n'es-tu pas venu dîner avec nous ?

BELVAL.

J'étois de garde à la barrière, et je ne pouvois quitter.

La cit. BELVAL.

Mais, en ayant la facilité, que ne te fais-tu remplacer ?

BELVAL.

Me faire remplacer !

Air : *Le plaisir qu'on goûte en famille.*

Enseigne-moi donc le secret,
Par une méthode nouvelle,
De céder avec son billet
Son patriotisme et son zèle.
Si l'on se fatigue un moment,
Ce moment n'est qu'une vétille,
Près d'un plaisir qu'un père sent
D'avoir veillé sur sa famille.

La cit. BELVAL.

J'avois tort, mon ami, j'en conviens.

BELVAL.

Je viens de remplir un devoir : maintenant songeons au plaisir. Mais ta toilette n'est pas encore faite, et cependant l'heure du Concert approche. A propos, ton cousin m'a dit qu'il viendroit te prendre.

La cit. BELVAL.

Ah ! j'en suis charmée, car S. Albin est d'une gaieté, d'une folie charmante.

BELVAL.

On pourroit bien lui reprocher tant soit peu d'étourderie ; mais c'est un brave et loyal républicain ; j'avois cru

que deux ans de séjour aux frontières auroient mûri son caractère.

La cit. BELVAL.

Eh bien ! tu vois le contraire ; je crois même que, fier de la blessure qui l'a forcé de revenir à Paris, il met encore plus de vivacité et de légéreté dans toutes ses actions.

BELVAL.

A l'air de satisfaction de mes enfans, je juge que la maman n'a rien à leur reprocher. Allez, mes petits amis, allez aussi faire votre toilette.

AUGUSTE.

Tu nous meneras au Concert avec toi ?

BELVAL.

Oui, mon petit Auguste.

AUGUSTE et ADÈLE.

Nous serons bientôt prêts ; nous ne te ferons pas attendre.

(*Ils sortent*).

SCÈNE III.

BELVAL.

Et toi, ma chère amie, tu ne songes pas qu'il est quatre heures passées ?

La cit. BELVAL.

Je songeois seulement au plaisir de te revoir, après vingt-quatre heures d'absence.

SCENE

SCÈNE IV.

Les mêmes, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Le citoyen Brise-scellé attendoit que vous fussiez de retour. Il desire vous parler.

BELVAL.

Faites entrer.

La cit. BELVAL.

Je me retire, car je ne puis voir cet homme sans éprouver un saisissement involontaire.

(*elle sort*).

SCENE V.

BELVAL, BRISE-SCELLÉ.

BELVAL.

Quel est, citoyen, le motif qui vous amène chez moi?

BRISE-SCELLÉ.

Air: *Du Confiteor.*

Citoyen, je viens devant vous,
Pour implorer votre indulgence.
Ah! daignez retenir les coups
De votre trop juste vengeance;
Car vous avez (*bis*) seul le pouvoir
De me faire arrêter ce soir. (*bis*).

Oui, citoyen, je suis dénoncé à la Section pour vous

avoir fait incarcérer arbitrairement. Je suis un homme perdu, si vous dites un mot.

BELVAL.

Vous l'avez dit, ce mot, lorsque vous pouviez me perdre.

BRISE-SCELLÉ.

J'avoue tous mes torts; mais croyez que j'étois plus égaré que coupable; et si vous me jugez indigne du pardon que je vous demande, songez à mon malheureux fils qui va se trouver sans appui.

BELVAL.

Quand vous m'avez fait incarcérer, avez-vous songé que j'étois époux et père? Non, vous avez seulement pensé que j'étois honnête homme, et par conséquent un surveillant incommode pour les fripons.

BRISE-SCELLÉ.

Je conviens....

BELVAL.

Quand vous m'avez arrêté, qu'aviez-vous à me reprocher? quel étoit mon crime?

BRISE-SCELLÉ.

Mais citoyen....

BELVAL.

Eh bien! voyons, répondez.

BRISE-SCELLÉ.

Les circonstances.

BELVAL.

Les circonstances! grands dieux.... En est-il qui puissent légitimer la tyrannie?

BRISE-SCELLÉ.

Non sans doute; mais quelquefois on se trouve forcé....

BELVAL.

Dites-moi, sont-ce les circonstances qui vous ont forcé à

soustraire mon écrin garanti par les scellés ? Malheureux ! vous envahissiez d'avance les dépouilles d'une famille que vous vous prépariez à égorger.

BRISE-SCELLÉ.

Ah ! de grace, oubliez combien je suis coupable envers vous, et ne soyez point inflexible.

BELVAL.

Air : *Dans cette maison à quinze ans.*

Lorsque les forfaits sont commis,
Il est juste qu'on les expie.

BRISE-SCELLÉ.

Les miens sont déjà mieux punis,
Que si j'avois perdu la vie :
On me proscrit de tout côté,
On me bannit, on me déteste ;
En tout lieu je suis rejetté,
Je me vois prêt d'être arrêté.
Daignez m'épargner le reste.

BELVAL.

Cessez une prière inutile ; là loi seule doit prononcer sur votre sort.

S. ALBIN *dans la coulisse.*

La bonne aventure au gué,
La bonne aventure.

SCENE VI.

BRISE-SCELLÉ, BELVAL, S. ALBIN.

S. ALBIN.

BONJOUR, cher cousin, tu me vois d'un ravissement : oh ! c'est délicieux, impayable.

BELVAL.

Qu'as-tu donc ?

S. ALBIN.

Comment? tu ne sais pas! Oh, c'est incroyable, mais tout Paris en est enchanté. Que je te conte donc cela, tu vas voir comme les jacobins ont été arrangés.

Air : *De la bonne aventure.*

Ces coquins derniérement
Ont levé la tête,
(En vérité, ces messieurs ont eu cette effronterie là.)
Quelques lurrons à l'instant,
(De ceux qui aiment l'ordre et la tranquillité.)
Oh la belle fête,
Pour les mettre à la raison.

Car ils l'avoient totalement perdue, puisque quelques-uns ont osé crier : *A bas la Convention!*

BELVAL.

Comment, il est possible?

S. ALBIN.

Oh! rien n'est plus certain, j'y étois, et je l'ai bien entendu. Aussitôt nombre d'amis de la Convention, qui, par parenthèse n'en manque pas, se sont emparés des crieurs, et comme je te disois :

Pour les mettre à la raison
Ont fait jouer le bâton.
La bonne aventure au gué,
La bonne aventure.

Tu pense que je n'étois pas un des derniers. Mais ris donc....

La bonne aventure au gué,
La bonne aventure.

BELVAL.

La belle aventure au gué,
La belle aventure.

BRISE-SCELLÉ, *à part.*

La triste aventure au gué,
La triste aventure.

S. ALBIN.

Oh, mon ami! quel dommage que tu n'aye pas vu cela; le beau coup-d'œil! cela ne peut pas se peindre; tu ne peux pas te figurer la satisfaction du Peuple dans ce moment; tout cela se passoit aux cris de *vive la République et la Convention.*

Air : *Du petit mot pour rire.*

Je me flatte que ces brigands
Se souviendront pendant long-tems
De semblable défaite.
S'ils vouloient encor s'y frotter,
On saura toujours leur prouver
Que leur lion (*bis*) n'est ma foi qu'une bête.

Mais que vois-je? qu'est-ce que c'est que cet homme-là? Je ne me trompe; c'est Brise-Scellé, ci-devant Torquatus, membre de l'ancien comité révolutionnaire. Attends, attends, je vais t'en débarrasser.

BRISE-SCELLÉ.

De grace. . .

BELVAL.

Doucement. . . . Doucement.

S. ALBIN.

Air : *De la croisée.*

Ah! comment peux-tu recevoir
Aussi mauvaise compagnie!
Je sens seulement à le voir
Que je vais entrer en furie.
De se trouver chez mes parens,
Il doit bénir sa destinée.
Mais il faut à de pareils gens
Vîte ouvrir sa croisée.

Allons, allons, mon bon ami, pas de façon, une petite sortie révolutionnaire.

BRISE-SCELLÉ.

Ah! citoyen ne me confondez pas avec...

S. ALBIN.

Comment! avec ta tournure et ta qualité de membre de l'ancien comité révolutionnaire, tu voudrois qu'on ne te prît point pour un de ces monstres si renommés par leurs crimes?

BELVAL.

Mais écoute, mon ami.

S. ALBIN.

Au contraire, écoute toi-même, en deux mots, le portrait de tous ces messieurs.

Air : *Du Vaudeville des Visitandines.*

Naguère on voyoit dans la France,
Un régiment de scélérats,
Portant pour habit d'ordonnance,
Le pantalon, les cheveux plats. (*bis*).
Des crins qui garnissaient leurs nuques,
Ils choisissoient bien la couleur,
Car de leur ame la noirceur
Etoit peinte sur leurs perruques.

Eh bien, ne voilà-t-il pas son signalement? Eh vîte, partez, dépêchons, dépêchons.

(*Il le met à la porte.*)

SCENE VII.

BELVAL, SAINT-ALBIN.

BELVAL.

COMMENT! toute ta vie tu seras donc un étourdi?

S. ALBIN.

Un étourdi ! un étourdi ! Te voilà, tu me répète toujours la même chose.

BELVAL.

C'est que tu le mérite toujours.

S. ALBIN.

En vérité, je ne te conçois pas ; tu veux que je conserve mon sang-froid quand je vois un ennemi de ma Patrie ! Pour te plaire, ne faudroit-il pas aussi les aimer?

BELVAL.

Loin de là, je partage ta haine pour ces monstres destructeurs ; mais dans le nombre on peut en rencontrer qui méritent au moins de l'indulgence.

S. ALBIN.

Eh bien ! tu n'y es pas du tout. . . .

Air : *Le cœur de mon Annette.*

On voit par l'indulgence
Le crime encouragé ;
Il faut de l'innocence,
Que le sang soit vengé.

BELVAL.

Oui, sans doute, mais par les loix, et non par des bâtons.

S. ALBIN.

Eh, mon cher ami ! l'un n'empêche pas l'autre, chaque chose a son tour, mais d'abord. . . .

Il leur faut ça ;
On n'en viendra jamais à bout
Sans ça.
Absolument ce que je te dis est à la lettre.
Il leur faut ça,
On n'en viendra jamais à bout
Sans ça.

BELVAL.

Ecoute donc : il en est que l'on peut se borner à mépriser.

S. ALBIN.

Oui, je veux bien le croire.

BELVAL.

Celui que tu viens de chasser d'ici, n'est point un de ces antropophages dégoûtans de sang et de carnage ; ce n'est qu'une machine sans raisonnement dont se servirent des scélérats plus rusés.

S. ALBIN.

Ah ! tu ne feras pas croire que ce soit pour les autres qu'il enleva de dessous les scellés tes effets les plus précieux.

BELVAL.

Je ne le pense pas non plus.

S. ALBIN.

Point de grace aux fripons.

BELVAL.

Je vois qu'il faut renoncer à calmer ta bile ; ainsi je te laisse.

S. ALBIN.

Parle-tu sérieusement ?

BELVAL.

Eh ! ne faut-il pas que je m'habille ?

S. ALBIN.

Pourquoi donc faire ?

BELVAL.

N'allons-nous pas au concert ?

S. ALBIN.

J'oubliois que je viens tout exprès pour cela : l'aspect de ce maudit jacobin m'a fait tourner la tête : c'est que,

vois-tu,

vois-tu, c'est ma bête d'aversion; je ne puis pas sentir ces gens là; c'est plus fort que moi.

BELVAL.

Modère-toi, je t'en prie, songe qu'en toutes choses l'excès est un défaut.

SCENE VIII.

S. ALBIN, *seul.*

Un vrai républicain poursuit les ennemis de la Patrie sous quelque forme et dans quelque lieu qu'il les rencontre. Les ennemis du dedans sont des monstres qui veulent déchirer le sein d'une mère bienfaisante; ceux du dehors n'ont que besoin d'être éclairés pour devenir nos frères.

Air : *Du rèveil du peuple.*

Pendant deux ans sur les frontières,
Contre les esclaves des rois;
J'ai su partager de mes frères
Et les dangers et les exploits,
Une blessure glorieuse
Me ramène dans mon pays;
Je crois voir ma patrie heureuse,
J'y trouve encor des ennemis.

Mais si les soldats des despotes,
Cèdent au bras de nos guerriers,
Je vois ici les patriotes,
Cueillir de semblables lauriers.
Les uns chassent la ligue impie
De tous les tyrans réunis.
Les autres purgent la Patrie
Des plus dangereux ennemis.

Pour cicatriser ma blessure
On me commandoit le repos.
Mais une recette plus sûre
M'a bientôt guéri de mes maux.
O Patrie ! ô ma chère France !
Crois les sermens d'un tendre fils.
Je hâte ma convalescence
En combattant tes ennemis.

SCÈNE IX.

S. ALBIN; la cit. BELVAL.

S. ALBIN.

Eh bien ! aimable cousine, partons-nous pour le Concert ?

La cit. BELVAL.

Non, pas encore ; nous attendons Florville, qui est sans doute retenu au comité révolutionnaire.

S. ALBIN.

Comment, au comité révolutionnaire ?

La cit. BELVAL.

Dernièrement il a été choisi pour être un des membres.

S. ALBIN.

Ah ! oui, je me rappelle ; il seroit bien à desirer que les honnêtes gens eussent été toujours en place.

La cit. BELVAL.

Mais à propos, dites-moi donc, ces clameurs ridicules contre le Concert de la rue Feydeau, sont-elles enfin appaisées?

S. ALBIN.

Songez donc que le caractère seul des personnages qui se permettoient ces déclamations, suffit pour leur ôter tout cré-

dit : maintenant on apprécie les terroristes ; on sait pourquoi le Concert de la rue Feydeau est sans appas pour ces messieurs.

Air : *Des Montagnards.*

Les charmes de la mélodie,
Du chant les sensibles accords,
Glissent sur leur ame fletrie,
Par la rage et par les remords. (*bis.*)
L'art affreux d'enfanter des crimes,
Pour leur cœur a seul de l'attrait;
Les cris plaintifs de leurs victimes,
Voilà le concert qui leur plaît. (*bis.*)

La cit. BELVAL.

Ecartons ce tableau révoltant pour toute ame sensible.

S. ALBIN.

Ah ! pardon, charmante cousine, si je vous ai retracé.... mais n'en parlons plus, et pour effacer cette impression désagréable, songeons au plaisir dont nous allons jouir au concert ; je vous avoue qu'il n'en est pas pour moi de plus vif, de plus....

La cit. BELVAL.

Comme vous êtes extrême en tout !

S. ALBIN.

Nullement, je sens vivement et j'exprime de même. D'ailleurs il est des choses faites pour enthousiasmer, et vous ne pouvez disconvenir que le Concert Feydeau ne soit enchanteur sous tous les aspects.

Air : *Enfant chéri.*

Ah ! que de jouissance
Nous offre le concert !
Aux beaux arts dans la France,
Un asyle est ouvert ;
Oui ! par ce charmant concert,

Aux beaux arts dans la France,
Un asyle est ouvert. (*ter.*)
Trop long-temps l'affreux vandalisme,
Du luxe a proscrit les bienfaits :
Sur les débris du sanglant terrorisme,
Qu'il renaisse chez les François.
Déjà l'on voit briller l'aurore
Qui nous annonce son retour;
On voit mille talens éclore
Et paroître dans tout leur jour.
Le goût renaît sans cesse,
Chacun avec ivresse,
Au jour fixé répète tour-à-tour,
Ah! que de jouissance. (*bis.*)
C'est à toi, sexe aimable,
Qu'on doit tant de succès,
Toi seul étoit capable
D'animer nos essais.
Si l'on voit sur tes traces
Marcher le tendre amour,
De même auprès des graces,
Les arts fixent leur cour.
Oui, oui, tu joins ta voix pour chanter en ce jour,
Ah! que de jouissance
Nous offre le concert!
Aux beaux arts dans la France,
Un asyle est ouvert.
Oui, par ce charmant concert,
Aux beaux arts dans la France,
Un asyle est ouvert. (*ter.*)

SCENE X.

BELVAL, la cit. BELVAL, S. ALBIN.

S. ALBIN.

AH mon cher Belval, te voilà costumé de manière à t'attirer de gentilles épithètes.

BELVAL.

Et de qui donc?

S. ALBIN.

Parbleu, de ces messieurs qui prétendent qu'on ne peut être républicain qu'avec un habit mal-propre et des cheveux mal peignés.

BELVAL.

Oui, leur beau raisonnement la cause l'abandon de toutes les manufactures.

La cit. BELVAL.

Faute de bras, ont-ils dit.

S. ALBIN.

Mais réellement faute d'acquéreurs.

BELVAL.

Tous ceux auxquels le hazard a donné plus de facultés pécuniaires, doivent aujourd'hui revivifier le commerce.

Air : *Du serin qui te fait envie*, ou, *Que les plaisirs, leur douce ivresse (de l'héroïne Française.)*

Oui, dans ce moment de détresse,
Heureux qui possède un trésor ;
Et par l'emploi de sa richesse
Rend au commerce son ressort.
Dans cet état de pénurie,
Celui qui garde son argent,
Par sa coupable économie,
Vole l'état et l'artisan.

La cit BELVAL.

Combien de froids égoïstes, loin de se conduire ainsi, se font une loi d'affecter une ridicule économie, jusques dans leurs vêtemens.

BELVAL.

Air : *La comédie est un miroir.*

Malheur à ce riche intriguant,
Qui par une fausse apparence,
Et sous l'habit de l'indigent,
Cherche à cacher son opulence.
Ce lâche hyppocrite avilit
Par sa conduite insidieuse.
Le modeste habit qu'ènneblit
La pauvreté laborieuse.

La cit. BELVAL.

Est-il moins coupable à tes yeux,
L'homme de la classe indigente,
Qui, sous un un costume orgueilleux,
Affiche une morgue insolente.

BELVAL.

Non, l'un et l'autre me déplaît.
Qui se cache est toujours blâmable.
Quand il se montre tel qu'il est,
Un homme est toujours estimable.

S. ALBIN.

Sais-tu, mon cher ami, que tu diminue furieusement le nombre des gens estimables ? car il en est bien peu qui se laissent voir à découvert.

SCENE XI.

Les mêmes, BRISE-SCELLÉ, *accourant*

BRISE-SCELLÉ.

Air : *Oui, noir, mais pas si diable*

CITOYEN, l'instant presse,
Ah ! laissez-vous fléchir.
Et puisse ma détresse
Enfin vous attendrir !

S. ALBIN.

Il faut que ce frippon
Fasse un tour en prison.

BRISE-SCELLÉ.

Ayez plus d'indulgence,
Cédez à mon instance,
Oubliez une offense
Que j'expie à genoux.
Et vous! et vous!
Appaisez (*bis*) votre époux.

BELVAL.

Levez-vous, citoyen.

BRISE-SCELLÉ.

J'attends mon pardon.

S. ALBIN.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Ah! Qu'il est vil, cet homme atroce!
Voyez comme il rampe à genoux;
C'étoit un Jacobin féroce......
Voilà pourtant comme ils sont tous.

BRISE-SCELLÉ.

Hélas! ne parviendrai-je point à vous fléchir?

BELVAL.

Je n'ai rien à vous répondre, tant que vous serez dans cette posture.

BRISE-SCELLÉ.

Permettez que j'y reste jusqu'à ce que vous ayez décidé de mon sort.

S. ALBIN *le relevant avec humeur.*

Eh! levez-vous donc, citoyen, car quelque soit mon mépris pour votre personne, je me sens humilié en vous

voyant aux pieds d'un homme ; il me semble que cet abaissement dégrade l'humanité entière.

La cit. BELVAL.

Oublies, mon ami, tout le mal que nous a fait cet homme.

BELVAL.

Que je l'oublie !

BRISE-SCELLÉ.

Je sens bien que je ne le mérite pas.

S. ALBIN.

Tu ne m'accuseras pas, sans doute, d'être le défenseur des messieurs de son espèce ; cependant je me joins à ta femme pour te demander sa grace...

BELVAL.

J'ai pris à cet égard une résolution, et je n'en changerai pas. Mais dites-moi, citoyen, qu'est devenu l'écrin soustrait de mon secrétaire ?

BRISE-SCELLÉ,

Le voici : mais ne pensez pas que je soie...

BELVAL.

Il suffit....

S. ALBIN.

Comment diable ! mais celui-là me paroit fort, et j'étois loin de m'y attendre.

Air : *On dit que dans le mariage.*

Eh quoi, le repentir agite
Jusques à l'ame des brigands,
Mes amis, je vous félicite
De recouvrer vos diamans.
Un coup si précieux
Est rare autant qu'heureux,
Car il pouvoit garder les vôtres,
Tout comme ont fait (*bis*) tant d'autres.

La

La cit. BELVAL.

Mais, quel est ce tumulte ?

BRISE-SCELLÉ, *à part.*

Je tremble d'effroi au moindre bruit que j'entends.

SCÈNE XII.

Les mêmes, FLORVILLE.

FLORVILLE.

Bonjour, mon cher Belval ; on vient de me dire que le cisoyen Brise-Scellé étoit chez toi.

BELVAL.

En effet, le voilà.

BRISE-SCELLÉ, *à part.*

O ciel ! que veut-il ?

FLORVILLE.

C'est bien complaisant de sa part, de se faire arrêter chez toi, pour t'éviter la peine de venir à la section, faire ta plainte contre lui.

BRISE-SCELLÉ.

Ah ! citoyen, m'arrêter !

FLORVILLE.

Oui citoyen, chacun à son tour, rien de plus juste.

BELVAL.

J'ai la preuve certaine, que le citoyen est la seule cause de ma détention.

FLORVILLE.

C'est un acte arbitraire dont on l'accuse, et le comité n'attend que ta déposition pour faire l'application de la loi.

BRISE-SCELLÉ.

Ah, grand dieu ! l'application de la loi.

S. ALBIN, *à la citoyenne Belval.*

Le pauvre diable me fait pitié.

BELVAL.

Ecoute, Florville ; quand Brise-Scellé me fit incarcérer, je fus tranquille dans ma prison, ma consience étoit pure : je viens de lui faire souffrir un supplice affreux, celui de la voix du remords, et comme il ne fut point un monstre sanguinaire, je ne veux porter aucune plainte contre lui, je lui pardonne la tyrannie qu'il exerça contre moi.

BRISE-SCELLÉ.

Homme généreux, que je vous dois de reconnoissance.

FLORVILLE.

Malgré ta bonté pour le citoyen, il faut qu'il me suive à la section, car on l'accuse aussi d'avoir soustrait ton écrin.

BRISE-SCELLÉ.

Depuis peu d'instans j'ai eu le bonheur de retrouver l'écrin, et je viens de le rendre au citoyen.

FLORVILLE.

Vous croyez vous disculper par cette restitution ?

S. ALBIN.

Si cela suffisoit, combien nous verrions de frippons se faire aussi-tôt les plus honnêtes gens du monde !

BELVAL.

Tiens, mon cher Florville, voici cet écrin que par un bonheur inattendu j'ai retiré des mains de Brise-scellé. Je te le remets, et te prie de le vendre au profit des veuves de nos braves défenseurs.

S. ALBIN.

Tu fais bien d'employer ton écrin à une bonne action, car il n'y a que ce moyen de le purifier au sortir des mains de Brise-scellé.

FLORVILLE.

Allons, suivez-moi : venez au Comité rendre compte de votre conduite.

BRISE-SCELLÉ.

Mais le citoyen Belval veut bien oublier. . . . .

FLORVILLE.

Belval n'écoute que son cœur généreux ; moi, je n'écoute que la loi qui protège l'innocent et punit le coupable.

BRISE-SCELLÉ.

Comment, vous n'aurez pas la moindre indulgence. . .

FLORVILLE.

L'indulgence pour le crime est un crime elle-même. Allons, hâtez-vous de sortir de ces lieux que vous souillez par votre présence.

(*ils sortent*).

SCÈNE XIII et dernière.

La cit. BELVAL, S. ALBIN, BELVAL.

S. ALBIN, *à Brise-Scellé qui est sorti.*

ADIEU, Brise-Scellé, je vous souhaite. . . .

BELVAL.

Arrête, mon ami ; nous devons punir les coupables ; mais les insulter ce seroit nous avilir.

La cit. BELVAL.

Grace au ciel, nous voilà débarrassés de ce monstre.

BELVAL.

Que n'est-ce le dernier de son espèce !

S. ALBIN.

Un peu de patience, cela viendra, je m'en réjouis d'avance.

Air : *Fidele époux, franc militaire.*

Aujourd'hui mon ame enivrée
Eprouve un sensible plaisir.
Pour embellir cette soirée,
Tout semble ici se réunir.
D'une musique enchanteresse
Je vais goûter l'attrait divin,
Et pour combler mon allégresse
Je vois punir un Jacobin.

BELVAL.

Lorsque l'on voudra, dans la France,
Peindre des monstres destructeurs,
Il ne faut plus de l'éloquence
Emprunter les vives couleurs.
On peut analyser le crime,
Car tyran, voleur, assassin,
Dans un seul mot cela s'exprime,
Et ce mot-là, c'est.... Jacobin.

La cit. BELVAL.

Les auteurs de cette bluette
Ne prétendent point au talent;
Mais leur allégresse est complette
Si vous louez leur sentiment.
Ils ont la flatteuse espérance
Que tous les bons Républicains
Auront pour eux de l'indulgence,
Car ils ne sont pas Jacobins.

Catalogue des pièces de théâtre qui se trouvent chez BARBA, *Libraire, rue Gît-le-Cœur, n°. 15.*

ARLEQUIN imprimeur, vaudeville en un acte.	1 l.	10 s.
Amour et Valeur, ou la Gamelle, en 2 act. vaudevilles.	1	5
Brutus, tragédie de Voltaire.	1	5
Cadet Roussel, ou le Café des Aveugles, com. en 1 act.	1	10
Caïus Graccus, du citoyen Chénier.	1	5
Catherine ou la Belle Fermière.	1	10
Charle et Carolines, comédie en 5 actes, avec les changemens, de Pigault-le-Brun.	1	10
Epicharis et Néron, tragédie en 5 act. du cit. Legouvé.	1	10
Fénélon, ou les Religieuses de Cambray, tragédie en 5 actes, de Chénier.	1	10
La Folie de Georges, ou l'Ouverture du parlement d'Anglettere.	1	5
La Folie de Jérôme Pointu, en 2 actes et en prose.	1	5
La Mort du jeune Barra.	1	5
La parfaite Egalité, ou les Tu et Toi, en 3 actes.	1	10
La Soirée orageuse.	1	10
La Mère coupable, ou l'autre Tartuffe, com. en 5 actes, de Beaumarchais.	1	10
Le Bienfait récompensé, com. en un acte.	1	5
Le Départ des Volontaires.	1	5
Le Mari coupable, com. en 3 actes.	1	10
Le vieux Célibataire, en 5 actes.	1	10
Les Crimes de la Noblesse, en 5 actes et en prose, de la citoyenne Villeneuve.	1	10
Les Dragons et les Bénédictines, en un acte et en prose, de Pigault-le-Brun.	1	10
Les Dragons en cantonnement.	1	10
Les Empiriques, en 3 actes, en prose, du même auteur.	1	5
Les Mœurs ou le Divorce, en 1 acte, du même auteur.	1	10
Le petit Orphée, opéra-com. en 4 act. du cit. Deschamps.	1	10
La jeune Hôtesse, en 3 actes, en vers, du citoyen Flins, auteur du réveil de d'Epiménide.	1	5
La Blonde et la Brune, en 1 acte.	1	5
Le Sourd, ou l'Auberge pleine.	1	10
Les Peuples et les Rois, allégorie dramatique en cinq actes et en prose.	1	10
Les Victimes cloîtrées, drame en 4 actes et en prose, du citoyen Monvel.	1	10
Le véritable Ami des Loix, ou le Républicain à l'épreuve, en 4 actes, en prose.	1	10
L'Intérieur d'un Ménage républicain, vaudeville en 1 acte.	1	5

		liv.	s.
L'Intrigue épistolaire, en cinq actes, et en vers de Fabre-d'Eglantine.		1	10
L'Orphelin, com. 3 act. en prose, de Pigault-le-Brun.		1	10
Paul et Virginie, 3 act. et ariettes, des Italiens.		1	5
Philippe et Georgette, 1 act. ariettes, du cit. Monvelle.		1	10
Plus de Bâtards en France, 3 actes en prose.		1	10
Thimoléon, tragédie en trois actes.		2	
Zélia, drame en trois actes, en prose.		1	10
Le Concert de la rue Feydeau, en un acte et en prose.		1	10
Virginie, tragédie en 5 actes, du citoyen Laharpe.		2	

Toutes ces comédies coûtent 6 liards la feuille de port pour les Départemens, d'après le décret de la Convention.

JOURNAL DES THÉATRES.

On s'abonne, à Paris, chez BARBA, Libraire, rue Gît-le-Cœur, n°. 15, moyennant 45 liv. pour un an, 23 liv. pour six mois et 12 liv. 10 s. pour trois mois; et pour les Départemens, moyennant 50 liv. 25 liv. et 13 liv. 10 s. pour un an, six et trois mois, avec douze pièces de théâtre par an.

Ce Journal, rédigé par des amateurs, devoit remplir l'attente du Public; aussi les auteurs encouragés par ce succès, ont-ils redoublé de zèle pour le rendre de plus en plus intéressant.

On trouve à l'adresse ci-dessus, des collections complettes des deux premiers trimestres brochés en 2 vol. *in*-8°. Prix, 21 liv. pour Paris et 25 liv. pour les Départemens, francs de port.